

Jean Verdoux : ou le duel comique

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 4

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

JEAN VERDOUX

ou le duel comique.

C'était au mois de mai de l'année 1850. Tous les habitants de la petite ville de X..., située sur les bords du lac Léman, étaient en liesse. La fête de la Société des *Bons amis*, qui ne se célébrait que tous les trois ans, avait rapproché, dans une fraternelle gaieté, les jeunes et les vieux. On banquetait sous de beaux ombrages, on dansait en plein air sur un plancher entouré de guirlandes; on se promenait sur la grève, où des musiciens ambulants, des danseurs de corde et des marchandes de galette attiraient toute la gent enfantine.

Les auberges de la localité regorgeaient de buveurs; celle du *Sapin*, entre autres, réunissait sur sa terrasse ombragée par deux marronniers, une douzaine de jeunes gens en goguette dès le matin. Ils avaient au milieu d'eux un pauvre régent, qu'un malheureux penchant à la boisson avait forcé de renoncer à sa vocation depuis quelques années, vocation pour laquelle il n'avait du reste jamais montré beaucoup d'aptitude ni de goût.

Jean Verdoux, — c'était son nom, — vivait du revenu d'un modeste capital qu'il avait hérité de son oncle. Il ne travaillait absolument plus, ne lisait pas même, et employait son temps à fumer sa pipe, ou à s'entretenir de banalités avec quelques voisins. Puis il s'échappait fréquemment à la dérobée, pour aller boire une chopine de vin blanc au *Sapin*. Il ne s'arrêtait guère, buvait rapidement et revenait à la maison d'un air très affairé. Cela se répétant plusieurs fois dans la journée, Verdoux perdait peu à peu l'appétit et s'alcoolisait; triste sort de ces hommes qui boivent souvent et à petites doses.

Le jour de la fête des *Bons amis*, Verdoux se trouvait donc au milieu de jeunes hommes, qui ne demandaient, à ce moment-là, que farces et mauvais tours. On lui bosselait son grand chapeau noir; on lui lançait des bouchons; l'un d'entre eux alla même jusqu'à lui barbouiller le visage de suie et à lui présenter ensuite un miroir.

Cette grossière plaisanterie mit Verdoux dans une violente colère. Loin de chercher à le calmer, quelques-uns de ses camarades l'excitèrent encore, et, « pour la farce », provoquèrent un duel auquel l'adversaire de Verdoux devait malicieusement se prêter. Nos gars ne demandaient pas mieux; c'était là

une excellente occasion de s'amuser; la fête durait trois jours, et ils n'étaient nullement pressés de se remettre au travail.

Le coup fut bien préparé. « Il n'y a qu'un duel, dirent-ils à l'offensé, qui puisse réparer une telle insolence; choisis tes témoins et sache prouver à Bertin que tu es un homme de cœur!... »

Verdoux, encore très surexcité, se laissa prendre à ce langage perfide et accepta le cartel. Chaque partie désigna ses témoins. Ceux-ci furent chargés de faire le choix des armes, ainsi que de fixer l'heure et le lieu du combat. Ils décidèrent de se transporter sur la rive savoissienne et de mettre les deux champions en présence le lendemain à midi.

Nos compagnons, au nombre de huit, s'embarquèrent à 5 heures de l'après-midi. Ceux qui virent leur petit bateau prendre le large crurent tout simplement à une promenade de plaisir sur le lac. Bertin et ses complices jouèrent habilement leur rôle durant la traversée. Chaque adversaire s'entretenait avec ses témoins, et, pour compléter l'illusion, ceux-ci affectaient un air sérieux et stimulaient son courage. Bertin semblait aussi s'attrister et redouter le moment de présenter sa poitrine à la gueule d'un pistolet. Quand il aperçut le rivage, il sortit de sa poche un carré de papier, et feignit d'écrire quelques mots d'éternel adieu à ses parents, puis remit le billet à son voisin, le plus espiègle de la bande.

Bertin avait écrit ceci: « Je t'en prie, ne me regarde pas; je n'y tiens plus et crains d'éclater de rire.... J'ai horriblement soif! et toi? »

En voyant cela, Verdoux pensa aussi à sa vieille sœur, qui habitait Genève. Il déchira le feuillet d'un agenda, et, s'appuyant sur son genou, il traça ces mots d'une main tremblante: « Ma chère et bonne sœur, quand tu liras ceci, je ne serai peut-être plus de ce monde; j'ai passé le lac et vais me battre en duel sur la terre étrangère. Pardonne à ton malheureux frère qui n'a pas su mettre à profit tes sages conseils. Adieu. »

Nos huit compagnons abordèrent à Meillerie vers 7 heures du soir, et couchèrent dans une petite auberge qui avait pour enseigne: *Hôtel de J.-J. Rousseau*. On sait que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a fait une description charmante des environs de Meillerie.

Verdoux eut une chambre à part pour lui et ses témoins. Bertin, qui coucha dans une autre cham-

bre avec les siens, avait eu soin de faire monter quelques bouteilles de vin, qui furent vidées au milieu des rires et des conversations les plus comiques sur leur escapade et la scène qui les attendait.

Verdoux se coucha de bonne heure, causa peu et ne dormit pas du tout. Le lendemain matin, cet homme, d'un caractère doux et conciliant, se vit en proie à une horrible angoisse. L'effet du vin ayant complètement cessé, il ne pouvait croire à ce qui venait de se passer, et encore moins à la possibilité de tirer un coup de feu sur son semblable. Il semblait sortir d'un rêve, et l'on vit le moment où il allait se précipiter vers Bertin, le presser dans ses bras et lui dire : « Je te pardonne, serrons-nous la main ! »

Mais les farceurs qui l'entouraient ne tardèrent pas à voir ce qui se passait dans cette âme ; aussi s'empressèrent-ils de la distraire des bons sentiments qui l'animaient, car une réconciliation aurait nécessairement fait échouer tous leurs projets. Ils firent apporter du vin à l'attrait duquel Verdoux ne sut jamais résister. Bientôt en proie aux premiers effets de l'ivresse, il se laissa facilement guider par ses camarades sur le lieu du combat. Tous se dirigèrent alors à travers les belles forêts de châtaigniers qui embellissent cette contrée de leur superbe végétation. Après un quart d'heure de marche, ils s'arrêtèrent à peu de distance du hameau de Neuvecelle, sous un immense châtaignier dont le tronc creusé par l'âge mesure 42 pieds de tour. Cet arbre abritait jadis la cellule d'un saint ermite qui, selon la légende, découvrit les sources qui font aujourd'hui la fortune d'Evian.

Un des témoins sortit de sa poche des bandelettes de toile et de la charpie qu'il déposa sur le gazon ; deux autres se mirent à l'écart pour charger les armes, et les combattants furent placés à quinze pas de distance.

Effacez-vous ! dit un témoin ; on ne présente pas ainsi sa poitrine à la balle de l'ennemi. Je vais commander le feu, ajouta-t-il.

Un, deux, trois!!... pan..., pan.

Verdoux resta debout, mais Bertin tomba roide sur le sol, feignant d'avoir été atteint par la balle d'un pistolet qui n'était chargé qu'à poudre.

On crut que le malheureux régent allait devenir fou ; il criait, pleurait, se roulait par terre. On l'entoura, on lui prodigua de tendres consolations, tout en l'acheminant vers l'auberge de la Tour ronde.

« Tout s'est passé régulièrement, Verdoux, lui disait-on ; tu as agi en homme d'honneur ; ta conscience est libre ! Nous allons faire ensevelir Bertin sous le grand châtaignier, aussi soigneusement que possible et avertir ses parents. »

Pendant ce temps, Bertin et ses témoins se dirigeaient sur Evian pour y prendre le bateau à vapeur. Ils rentrèrent chez eux à 3 heures de l'après-midi.

Verdoux était inconsolable. « Je suis un assassin, disait-il, un lâche criminel ! » Il entrevoyait déjà les gendarmes, le tribunal, la peine de mort ! Ses

camarades le laissèrent sur l'autre rive ; rien ne put le décider à repasser le lac. Il se fit adresser de Genève une assez forte somme d'argent qui déposait chez un banquier, et s'installa à la Tour ronde, avec l'idée de ne jamais retourner dans son pays.

Il marchait toujours lentement, le front baissé, le regard sombre ; quelques personnes du village supposaient que ce pauvre homme avait perdu la tête ; d'autres le croyaient atteint d'un profond chagrin d'amour ; quelques-uns le prenaient pour un botaniste philosophe et rêveur, en le voyant se promener seul toute la journée dans les frais sentiers d'alentour et cueillir de temps en temps quelques petites fleurs qu'il faisait tourner entre ses doigts. Il ne rentrait à sa pension que pour prendre ses repas ; il ne buvait presque plus de vin et laissait croître négligemment toute sa barbe. Sans cesse préoccupé de son crime, il ne prenait aucun souci de sa toilette ; une après-midi, par exemple, on le vit sortir vêtu d'une longue robe de chambre jaune, errer longtemps sous d'épais ombrages, puis, quand vint la nuit, se diriger d'un air exalté vers le châtaignier où le duel avait eu lieu. Arrivé sous le grand arbre, témoin de la scène, il fondit en larmes, et, à la faible lueur de la lune, chercha dans les hautes herbes la tombe de Bertin. Il chercha longtemps en vain ; aucun pli de terrain, aucune place dépourvue de gazon ne marquait l'endroit où reposait sa victime.

Tout à coup, il aperçut une pierre carrée plantée en terre et à moitié recouverte de petites plantes grimpantes. Il ne douta pas que ce ne fût la tombe de Bertin ; puis, levant les bras au ciel, il s'écria : « O ! Bertin, repose en paix et pardonne au pauvre pécheur ! »

Cette pierre, objet d'un culte si sincère, n'avait été plantée là que pour indiquer la délimitation d'une propriété particulière.

Quelques paysans de Neuvecelle, qui s'étaient attardés aux travaux des champs, s'arrêtèrent tout à coup devant la silhouette de Verdoux, dont la longue barbe, blanchie par le chagrin, et la robe de chambre tombant jusqu'à terre, donnaient un air de miraculeuse apparition. « C'est l'ermite du châtaignier, s'écria l'un des paysans en reculant d'effroi. — « C'est saint Joseph ! » dit un autre, et de déguerpir à toutes jambes pour aller informer le curé du miracle dont ils avaient été témoins.

L'ecclésiastique fut enchanté d'avoir quelque nouveauté à offrir à ses paroissiens, pour lesquels aucun miracle n'avait eu lieu depuis nombre d'années. La borne devant laquelle s'était arrêté Verdoux devint un but de pèlerinage pour les dévots de la contrée, qui ne passaient jamais en cet endroit sans s'agenouiller un instant en mémoire du saint homme, dont ils attendent toujours la prochaine visite.

Dix-huit mois plus tard, le mélancolique Verdoux, tourmenté par le remords, résolut de rentrer dans son pays pour expier sa faute et se livrer à la justice. Il se fit conduire par deux bateliers de la Tour ronde, et débarqua sur le sol vaudois, auquel il

avait dit adieu pour jamais une année auparavant.

La première personne qu'il vit sur le quai fut Bertin, allumant sa pipe.

Ce qui se passa dans l'âme de Verdoux est impossible à décrire. Le coup fut terrible; il se laissa tomber sur un banc de pierre, à l'ombre d'un tilleul, où il resta quelques instants terrifié. Il prit ensuite le chemin de sa demeure, où il vécut dès lors triste et solitaire. Evitant la conversation et les regards d'autrui, craignant le ridicule, ne pouvant oublier le passé, et croyant parfois n'avoir vu que l'ombre de Bertin, ce malheureux était en proie à un état moral inspirant à tous une profonde pitié.

Au mois d'avril 1853, un nombreux cortège accompagnait au cimetière de X... le pauvre Verdoux, qui venait de succomber à un état d'affaiblissement et de marasme, dont la terminaison fatale était facile à prévoir.

Cette singulière histoire, racontée et commentée de mille façons, excitant tour à tour le rire et la pitié, a eu pour résultat, dit-on, de rendre impossible, dès lors, tout duel sérieux entre deux Vaudois. C'est ainsi que d'un mal il peut naître un grand bien.

L. M.

Coumeint faut fêrè po avàì dou verro dé gotta.

Vo cognâté bin Epesses, cé galé veladzo que se tràovè à man gautse, coumein on soo dè Cully? Lè z'altro iadzo l'étâi plliè contré lo Dzorât, que diont, mâ parâit que l'a ludzi on bocon avau. On pâo bin vairè dû su lo bateau iò cein a vélâ, tot amon, et l'ont z'u dâo bounheu que iaussè ou bon mouret âo bas po tot rateni, sein quiet Epesses arâi ribbliâ dein lo lé.

Ora que vo zé prâo espliqua, ie vo deri que l'âi ia à stu Epesses on bin brav'homme que l'âi diont Samuiet, que craïo (ne su pas bin sû). Adon cé Samuiet amé prâo lo nové, mâ l'ein a dza tant bu que l'amé bin quauquie iadzo tsandzi dé bâirè, po cein que l'a dè la gotta qu'on l'âi dit dâo quirche. Mâ sa fenna que ne vâo pas que l'ein bâivè trào, la tint dein lo gardaroba et la clliâ est adé dein sa catsetta. Quand lo Samuiet ein vâo, ie faut que la Lisette séiè d'accôo, sein quiet n'ia pas mêche. Adon lo Samuiet fâ lo malado. L'altro dzo que fâsâi seimbliant d'avâi mô âo veintro, sa fenna l'ein ien baillè on petit verro et quand lo Samuiet l'eut avalâ, ie sè met à plliendrè adé mé. Sa fenna l'âi dit: Qu'as-tou? L'altro lâi repond ein fasein état d'être à la derrâirè: « Quand n'ein né bu q'n'a gotta, su adé pe mô »! Et la Lisette qu'ein eut pedi l'âi ein vaissa vito onco onna verra.

Lo farceu de Samuiet fe: haah! po fêrè à vairè que l'étâi gari et retorna âo tre ein rizeint qu'on sorcier.

C.-C. D.

L'amitié des jeunes filles.

VI

— La chose n'est pas si dangereuse que tu te l'imagines. J'ai déjà été bien souvent dans les cages, et jamais ces animaux ne m'ont fait le moindre mal. Je conviens que c'était en compagnie du directeur, qui sait en imposer à ses captifs. Pour ma sécurité, on donne à mes vêtements une odeur qui plaît à ces animaux, et à laquelle ils me reconnaissent. Puis je porte, par-dessous, une sorte de cuirasse en peau de buffle très épaisse. Enfin, le directeur se tient toujours dans un coin, près de la porte, avec un pistolet et une barre de fer chauffée à blanc, pour m'assister en cas de besoin. Ajoutons qu'avant de commencer les exercices, on me donne une préparation d'opium qui m'enlève tout sentiment de crainte et me donne le courage nécessaire pour braver la mort. Une fois ma besogne achevée, je dors d'un sommeil de plomb qui me fait oublier tous mes maux. Il est parfaitement vrai que l'opium produit chez moi une certaine ivresse qui l'a fait croire à l'usage immodéré des liqueurs. Pour chaque exercice, on me donne un écu et demi, et je pense me produire très prochainement en public, sous le nom de lord Genelli. Si tu es curieuse de voir mon début, je te procurerai une entrée de faveur.

— Non, pour l'amour du ciel, non! répondit Lisbeth avec terreur. Je ne songerai qu'avec effroi au jour où tu iras t'exposer si témérairement. Oh! chère Alvine, renonce à ce funeste projet, soumets-toi à la volonté de Dieu, supporte avec résignation le coup qui t'a frappé, et songe qu'un jour la mort te réunira à ton Henri, dans une patrie où il n'y a plus de séparation.

— Tes prières sont superflues, répondit Alvine d'un air sombre. Le sort en est jeté.

Lisbeth resta atterrée de cette conversation. Une joie inattendue vint la tirer de ses tristes pensées. Fédor, rayonnant, entra dans sa chambre.

— Bien qu'il y ait encore trois jours à attendre d'ici à Noël, nos cadeaux sont arrivés. Viens voir ce qu'il y a sur la table.

Lisbeth se rendit auprès de sa mère, qui, d'un geste et sans pouvoir proférer une syllabe, lui montra de longues rangées d'écus.

Fédor, servant d'interprète au geste maternel, s'écria :

— C'est de notre excellent docteur Baumann. Il n'a point gardé le tableau, il l'a mis à l'exposition. Un acheteur en a donné cent écus, et il nous les envoie.

Lisbeth sentit vivement cette preuve de bonté du docteur, dont l'image se retraça dans sa pensée. Qu'éprouva-t-elle au juste, elle n'a jamais bien pu s'en rendre compte, seulement elle se promit d'aimer le docteur autant qu'elle aimait sa mère et Fédor. Autant, soit; il est bien possible qu'elle n'ait pas osé s'avouer qu'elle l'aimait *autrement*.

Le début de Cora Genelli eut lieu le lendemain de Noël. Cette fête dura deux jours. L'annonce qui en avait été faite attira infiniment plus de spectateurs qu'on n'eût osé l'espérer.

Les exercices de Cora Genelli durèrent plusieurs semaines, sans que le moindre accident vint les attrister. Lisbeth avait fidèlement gardé le secret qui lui avait été confié, de sorte que Léonie, qui allait régulièrement avec son futur voir la dompteuse de bêtes féroces, n'avait pas le moindre soupçon que Cora Genelli et Alvine fussent une seule et même personne. Cora entra donc dans une vaste cage où l'on avait réuni deux hyènes, un ours, un lion et une panthère. Armée d'une cravache, elle accoupla, deux à deux, les animaux qui, par de sourds grognements, se témoignaient toute leur antipathie; elle flatta les uns, caressa les autres, s'assit sur un lion qu'elle avait fait coucher à ses pieds. Puis elle leur distribua des morceaux de viande, et s'enhardit au point de mettre cette pâture entre ses dents, et à inviter ces animaux à venir tour à tour prendre sa ration à sa bouche et en se dressant contre elle. Ce fut alors que Léonie, l'ayant reconnue à un geste, s'écria : « Alvine! » Ce nom fut à l'instant répété par